

## BRUNO

Dans des circonstances invraisemblables, un homme me confia des feuillets, une liasse, à la terrasse d'un café rue de Rennes à Paris. Ce n'était pas le genre d'endroit romantique, bien au contraire, c'est pour cela que je l'avais choisi. Je buvais mon coup quotidien en sortant du bureau pour être tranquille.

Pourquoi l'homme me confia des feuilles calligraphiées ? Je n'en avais pas la moindre idée. Mais remontons deux ans plus tôt.

Je m'appelle François. Je travaille dans l'administration, au Trésor public plus exactement. J'ai une vie bien rangée. Bien que l'on fasse toujours le parallèle avec François Pignon, le héros d'un film<sup>1</sup>, et que cela m'énerve, je finis par m'en accommoder de bonne grâce.

Ma vie, un peu confortable, un peu galère, comme celle de tous mes congénères de la classe moyenne, me va bien. J'avance en sirotant mes coups et en étant un bon fonctionnaire qui attend sa promotion et puis sa retraite. Mes parents étaient aussi fonctionnaires, nous ne nous posions pas trop de questions. Chez nous on avançait pour suivre les rails, on préparait les concours de l'administration et l'on

---

1. *Le Dîner de cons*, où Jacques Villeret incarne le rôle d'un con, François Pignon, au côté de Thierry Lhermitte.

se rangeait naturellement. L'esprit critique n'était pas notre tasse de thé, l'ordre établi nous allait bien. Nous profitions de l'éphémère de la vie, bien tranquillement.

Puis, un jour de printemps, où rien ne se passait comme d'habitude, Bruno déboula. Arriva à ma table un soubresaut d'être humain. Une turbulence vivante, je pris peur. Avant que j'aie eu le temps de réagir, il me lança, vindicatif :

— C'est vous le commercial de la maison d'édition Huppera ?

J'atterrissais, pendant que l'homme s'installa à ma table. Je repris mes esprits et mon ton de contrôleur fiscal prit le dessus. Vous savez celui, qui s'acharne sur les petits comme vous et moi et qui laisse s'échapper les gros poissons ! Celui qui sait prendre un ton ferme et supérieur en prononçant, l'air de rien :

— Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer une chose pareille ?

— Votre costume, votre cravate...

L'homme marqua un silence, il semblait réfléchir, puis il reprit :

— Ah non, alors vous n'êtes pas commercial à...

Sentant qu'il rétrogradait, je m'engouffrai dans la brèche :

— Non, je travaille dans l'administration.

— Enchanté, je m'appelle Bruno, Bruno Demaison !

— Moi, François !

Aussi étrange que cela puisse vous paraître, pour avoir la paix, je lui payai une bière. Il la but d'un trait et s'en alla en me remerciant. Je pouvais enfin me retrouver tranquille.

Le lendemain, le tourbillon revint se pointer à ma table, à la même heure que la veille.

— Pardonnez-moi, mais j'étais sûr que vous étiez dans l'édition.

Trouvant l'homme sincère, je parlai un peu avec lui. Puis il brisa les banalités par une question qui me laissa pantois :

— Vous n’avez jamais vraiment souffert, n’est-ce pas ?  
Que voulez-vous que je lui réponde ?

Ce manège dura des semaines, il venait me trouver, toujours élégamment habillé, avec son air de quadragénaire qui inspirait la vieillesse prématurée. Toujours avec cette fougue d’un amoureux du premier jour. À force de nous confier le quotidien, nous nous attachions. On échangeait ; adresse, courriel et numéro de téléphone. Puis Bruno disparut pendant de longues semaines. J’avais fini par apprécier cette exubérance vivante, il mettait un peu de relief dans mon existence. Lorsqu’il réapparut, sans gêne il se remit à ma table comme au premier jour, sans rien expliquer. Trop peureux, je ne posai pas de question.

Il est incroyable de voir combien on s’attache aux gens. Il suffit qu’ils soient dans votre quotidien. C’était ainsi avec Bruno. Pourtant, nous n’avions partagé que des apéritifs et de surcroît en semaine. Mais j’étais toujours heureux de le retrouver, il faisait partie de ma morne vie de fonctionnaire. Il l’égayait même avec sa galère pour gagner quatre sous à la semaine. Bruno avait quatre enfants, je n’ai jamais rencontré sa femme ou ses ex-femmes. Il n’est jamais venu chez moi et je ne suis jamais allé chez lui.

Deux ans plus tard, il arriva à la terrasse du café et me laissa son manuscrit.

— Toi seul pourras comprendre ! m’avait-il glissé.

Cela me gênait, il me prêtait des qualités que je ne me connaissais pas. Et puis je ne comprenais pas ce Bruno. Je ne me rappelais même pas qu’il écrivait.

À y réfléchir un peu, je me rappelais qu’il avait publié dans une revue littéraire à compte d’auteur, qui devait compter à peine une centaine de lecteurs. Il s’essayait à écrire des articles sur des sujets politiques qui l’intéressaient, toujours dans un cercle d’une poignée d’attentifs. Il était fier !

Cette fierté m'était incompréhensible, pourquoi s'enorgueillir de quelques dizaines de lecteurs ? À sa place, si j'écrivais, j'aurais eu l'ambition que des milliers me lisent. Mais contrairement à lui, je n'avais rien à dire. Piqué au vif, un soir, je fouillai mon appartement de banlieue, à la recherche de la revue qu'il m'avait prêtée et que, par oubli, je ne lui avais pas rendue. Dans ce magazine, je m'arrêtai sur un titre ; *Noël et la femme*. De fait, je me souviens qu'il l'avait glissé entre nos chopes à la première coulée de bière du lundi. Prenant appui sur mon canapé, je le lus ce soir-là à haute voix. Et voici ce que les murs entendirent :

*Noël et la femme.*

*Un homme arrive devant elle. Il est à bout de souffle. Jusqu'à ce jour, la vie ne l'a pas épargné. Le souffle de la vie n'a jamais vraiment pris en lui. Comme si ce miracle ne l'avait pas compté parmi les siens. Il faut dire que depuis son enfance, sa mère et son père le battaient. Les coups ont moulu ses reins mais aussi son âme. Son cœur n'a pas plus d'éclat que le reste. Les raclées, les volées de bois vert, la peur incessante ont filtré ce souffle, ce miracle qu'est la vie. C'est en lui le néant.*

*Bien des années plus tard, une femme s'est penchée sur sa fragilité et elle l'aima. Elle l'aima à Noël.*

*Durant son enfance, ce jour se passait reclus dans une pièce qui donnait au-dessus de la chaudière à charbon. Des tuyaux montaient jusqu'à la chambre dans laquelle on l'enfermait. Alors, il prit l'habitude de s'y coller pour qu'un semblant de chaleur vienne envelopper son corps d'enfant. Mais les parents, la mère surtout, avaient surpris ses bras qui enserraient la tuyauterie. Ils avaient surpris la tendresse qu'il mettait à l'empoigner de la sorte. Devant la délicatesse de l'enfant, la*

*mère (car c'est elle qui faisait la loi) lui ordonna de se mettre nu. L'enfant, terrorisé, urina sur lui. Puis la mère disparut un instant.*

*On entend son pas déterminé se lancer dans l'escalier grinçant. Elle remonte énergiquement avec à la main une laisse. Avec le fil métallique, elle attache son fils au radiateur, près de la fenêtre. Un de ces radiateurs en bout de circuit. Un objet en métal fin, jamais chaud. Et l'enfant, sans rien avoir demandé, gisait enlacé à son nouvel ami, nu comme un ver, la nuit du réveillon de Noël. En bas, on faisait la fête, on s'offrait des cadeaux, on mangeait des pâtisseries à la lueur tranquille des bougies. Mais sans lui.*

*Des décennies plus tard, une femme se penche sur lui et demande :*

*— Comment veux-tu que nous fêtions Noël ? Faut-il acheter un sapin ?*

*Il ne sait pas quoi répondre. Il se tait. Il allume une cigarette, y aspire la chimie et se contente, en silence, de dégager un épais nuage de fumée. Elle, elle insiste à la manière des femmes. Sur le visage de l'homme, une moue étrange se dessine. Une moue indéchiffrable à la femme, car elle ne sait pas ce que pour lui Noël signifie. Pour lui, les guirlandes, les arbres que l'on habille de lumière, les emporte-pièces multicolores aussi grands qu'un poney accroché aux réverbères des villes, toutes ces brillances qui allument le pavé, ne signifient qu'horreur d'une enfance. Une enfance qui, pour la nécessité de survivre, est désormais enfouie. Avec du souffle, avec encore ce quelque chose du miracle de la vie, en lui tout pouvait être possible. Mais ce foutu radiateur, ces relents de fêtes qui montent insulter sa misère n'arrirent pas à débrider la torpeur de son âme. Comme un fantôme l'enfance le suit. L'enfance, ce traumatisme qui pourfend l'adulte.*

*La femme laisse quelques pas se dérouler sur le trottoir gelé, puis elle laisse quelques jours. La moue du visage de l'homme s'est imprimée comme un sceau. La souffrance du souvenir a repris en étau son âme sensible.*

*Pour elle, Noël a toujours été différent. Chaque Noël a son rituel, chaque membre de la famille y prend sa part. À elle, il revient de choisir le sapin. Son père n'a jamais voulu le faire sans elle. D'abord par jeu, ensuite parce qu'en grandissant, elle acquit du goût et su choisir entre mille : le plus beau, le plus saillant, le plus rare des sapins. Et cela sur une surface urbaine de plus de deux hectares. Ensuite, les années faisant, s'est créée entre le père et la fille une sorte de magie.*

*À huit ans, ses mains fragiles emmitouflées dans de petits gants tiennent celle de Papa, cette main qui la conduit dans le dédale des rues. Elle le regarde avec ses grands yeux verts aux pupilles largement ouvertes. Lui ne perd aucune occasion pour la cajoler un peu, la réchauffer quand il le faut. L'usure des ans passe, le rituel vit.*

*La main devenait moins fragile sur ses joues encore préservées, les larmes coulaient moins souvent. Les paroles devenaient plus profondes, les regards réciproques. À trente ans, la petite fille de naguère choisissait toujours le sapin. Elle le décorait. Sa mère, sa sœur et son père laissaient faire. Tous savaient que le résultat serait une corolle verte, qui sentirait les profondeurs de la forêt, une corolle qui jaillirait du milieu du salon et l'ornerait. Chaque année, une corolle inoubliable. Si bien que l'on avait du mal à voir quitter les lieux ce petit arbre vert. Dans son cœur à elle, Noël est une fête et elle entendait bien qu'il le reste.*

*Une année plus tard, lors d'une promenade en ville, elle se penche sur lui. De ce geste venu des origines, cette même tendresse d'hier, d'avant-hier et*

*d'avant-avant-hier. Ce mouvement extirpé de la genèse où elle s'était penchée sur lui pour la première fois, un jour de Noël. Un geste beau, simple, sans entrave. Une infime goutte d'amour, presque maternelle, qui le secoue. Cette goutte lentement transperce les strates épaisses de purin durci par le temps, pour l'atteindre lui, au fond de sa fragilité. Sans un mot, son cœur se met à sourire si largement qu'il gagne ses lèvres. Sur sa bouche un crépuscule se dessine, un crépuscule si beau qu'elle l'embrasse.*

*Pendant que les yeux de l'homme sourient, elle revient à la réalité des petites choses et demande :*

*— Comment veux-tu que nous fêtions Noël ? Faut-il acheter un sapin ?*

*— Allons-y pour un sapin ! Au diable les forêts que l'on décapite !*

\*

Bruno écrivait-il pour lui ou avait-il inventé ? La question me traversa l'esprit. Quand j'appris à le connaître, je compris que cela pouvait être vrai. Si je parlais volontiers de mes parents, lui ne parlait jamais des siens. Un indice que je n'avais pas décrypté dans l'instant, que je n'avais pas remarqué avant de relire sa nouvelle. Quelques jours après sa mort, j'eus l'intuition de sa vie malheureuse, une intuition qui vient des tripes, qui au milieu de la nuit vous réveille.

D'ailleurs, lorsque j'appris sa mort, je ne compris pas. Je ne savais pas comment prendre des nouvelles. Et où habitait-il d'ailleurs ? Un jour, il habitait à Montreuil quelques semaines, plus tard à Levallois-Perret, allez savoir.

J'appris sa mort par le patron du bar, qui, lui, l'avait apprise par je ne sais qui. Je l'appris, lorsqu'à regret, il sortait de ma vie, faute de venir à nos happy hours. Il sortait bêtement de mon quotidien. J'étais prêt à l'oublier à jamais. Mais la

nouvelle de sa mort me bouleversa. Je n'en pris pas tout de suite conscience, ce n'est qu'avec le temps que je m'en aperçus. Je compris que je n'entendrais plus jamais son rire, plus jamais ses jugements à l'emporte-pièce, ses rages contre les politiques... et son franc-parler qui me charmait autant qu'il m'énervait. Sur le moment je ne pris même pas la peine de savoir de quoi il était mort. Pourquoi ? Au fond, je crois que je n'en avais pas le courage. Lamentablement, je ne cherchai pas à voir sa veuve, j'aimais me dérober. « Bruno n'était pas un proche », me répétais-je !

Mais voilà, deux ans plus tôt, il m'avait confié des feuillets. En rentrant, après mon verre en solitaire, je me remémorai tous les recoins de mon logement, pour voir si mes yeux ne verraient pas cette pile de précieux documents. Plus ma route routinière envoyait son reflux, plus j'étais impatient d'arriver. À ce moment-là, rien du métro, des cris, des portes qui claquaient, du vacarme des pas de la foule n'existait. Sensuelle, la plus belle femme du monde aurait pu s'avancer et poser sa main sur mon bras que mon pas adrénalinien n'aurait pas ralenti.

En trombe, je m'engouffrai chez moi comme un cambrioleur. Sans enlever mon manteau, je retournai les piles de paperasse et je vis émerger de la vague un amas de feuilles manuscrites. Le jour où j'appris la mort de Bruno, je me mis à lire ce qu'il m'avait confié. Sans pouvoir décrocher, j'y passai la nuit avant de sombrer dans le sommeil.

Voici ce que cela renfermait.

## II

### HAINES, JE T'AIMERAI

Toute vie commence par une naissance, ne croyez-vous pas ? Eh bien non ! Pour vivre il faut d'abord mourir.

Mourir c'est ma vie. La vie d'un enfant, d'un adolescent et d'un jeune adulte qu'il a fallu quitter, déposséder de son être. Il a fallu pousser un cri pour renaître. Pas un cri d'une seconde sous l'effet d'une brûlure. Pas même un cri d'une année, le temps d'une crise si courante dans la vie d'un homme. Mais un cri qui mit quarante-quatre ans à se forger, à prendre consistance pour pouvoir être poussé. Un cri épais, un cri de quarante-quatre ans de haine !

En quarante-quatre ans, la haine m'a enseigné qu'elle peut être souterraine ou manifeste, insidieuse ou franche. Elle peut resurgir des décennies après un événement ou se consommer sur place. Elle peut faire devenir intelligent, créatif même. Elle peut transformer un être bon en idiot ou en criminel ou bien en autodidacte, ou même en tout cela à la fois. Elle peut sauver, comme elle peut tuer. Elle peut se consommer froide ou brûlante. Elle peut rapporter beaucoup d'argent ou mettre sur la paille. Elle peut vous faire devenir dictateur d'un continent tout entier ou vous envoyer en prison, comme un rejeton soumis. Quoi qu'il

arrive, elle est toujours encombrante. Au bout, elle entraîne dans l'abject.

Qu'elle se transforme en vice bien orchestré ou en insouciance légère, elle est toujours un poids.

On peut facilement en arroser le monde entier, comme on peut la répandre au-delà des frontières que l'on ne sait même pas dessiner avec la vue. Comme la mort, la haine asservit. Que vous soyez « puissant ou misérable<sup>1</sup> », disait le poète, ne changera rien à l'affaire.

En moi, elle devenait tellement puissante qu'elle me faisait rompre sous son poids. À mon corps, elle volait la vie.

Mais d'où naît-elle ? D'où vient-elle ? Qui nous la transmet ? Les parents de Mandelstam<sup>2</sup> disaient : « Le parler du père et le parler de la mère, n'est-ce pas de leur fusion que se nourrit le nôtre tout au long de la vie ? » C'est avec ce « parler », celui de mes parents, que je devais mourir pour vivre. Il fallait aussi mourir à la haine, qu'elle se dissipe, pour que la mort s'éloigne. Puis, pour que cette haine cail-lou, cette haine pierre tombale soit brisée, qu'elle s'exhume, qu'elle s'exhale. Il fallait pousser un cri. Cette histoire est l'histoire d'un cri, un cri d'entrailles...

---

1. Tiré de la fable *Les Animaux malades de la peste* de Jean de La Fontaine.

2. Un des plus grands poètes de la littérature russe, qui paya son génie de sa vie sous les persécutions stalinienne. (N.d.A)

PARTIE 1

PORTRAITS



# 1

## NAISSANCE D'UN COUPLE

L'histoire de mes parents repose sur un malentendu. Mon père rencontra ma mère à l'université de Toulouse. Ma mère, native de l'île de La Réunion, profitait d'un programme pour les jeunes des DOM-TOM, où elle intégrait un cours d'équivalence bac, en vue d'entrer en première année universitaire. Jusqu'ici tout va bien ! Ils se marièrent en 1969. Mon père, de son côté, était un bon chrétien de la bourgeoisie de province. Sur le papier, un bon parti. Mais voilà que j'appris vingt ans plus tard, à l'enterrement de l'un de mes cousins, l'origine du malentendu.

Le paternel entendait vivre et faire vivre le monde selon ses schémas de bon chrétien aux dépens des gens eux-mêmes. À cette époque, dans notre milieu, une femme ne devait pas travailler. Elle devait faire des gamins et s'en occuper.

Ma mère ne l'entendait pas de cette oreille, enfin, elle n'avait pas vu les choses comme cela. Pour elle, épouser un bon bourgeois, c'était son ticket d'entrée dans le monde des « riches métropolitains ». Pour une jeune fille des DOM-TOM, c'était à cette époque déjà quelque chose. C'était se tirer d'une sorte de misère, de précarité. Surtout, c'était s'extirper de l'identité d'« esclave », du moins du

statut de victime de l'esclavage. Rejoindre le clan d'un métropolitain élevait dans l'échelle sociale d'alors. C'est comme cela que ma mère le vivait. Elle pensait épouser un carnet d'adresses, un homme qui la propulserait au sommet de la bonne société à peu de frais. Elle pensait que cette bourgeoisie lui permettrait de briller. Aussi, elle épousait un rang et le container de clichés livré avec. Tout, pour de belles apparences. Sans compter qu'elle avait besoin de mon père pour échapper à son propre père comme le voulaient les lois de l'époque.

Mon grand-père avait été mauvais avec elle. Aînée de quatre enfants, elle en avait bavé. Son père la battait, lui-même issu d'une très riche famille au destin tragique. Ses parents, mes arrière-grands-parents donc, avaient péri dans un accident de voiture. Ils avaient fait fortune dans la canne à sucre sur l'île de La Réunion. Le fils, mon grand-père, se retrouvait à la garde d'oncles et de tantes qui dépensèrent la fortune de ses propres parents. Et, le fils d'hier, le fils des parents défunts, se retrouvait à briquer les sols de chez lui sous les coups de fouet. Il dormait dans la cuisine et servait d'esclave aux siens. Des décennies plus tard, peu avant sa mort, le gamin devenu père et grand-père avait pris sa fille, ma mère, entre quatre yeux.

— Ce que tu fais avec Bruno, c'est pas beau. Je sais, j'ai fait la même chose avec toi !

Là-dessus, ils se disputèrent et ne se reparlèrent plus. Lui se morfondait en regrets, était-ce suffisant ? Je n'en sais rien. Mais le peu que nous l'avions vu, il était très bon avec nous. C'est déjà ça. Quelques semaines plus tard, il mourut d'une crise cardiaque à une petite soixantaine passée, ma mère alla à La Réunion pour ses funérailles. Il était mort sans que le père et la fille puissent s'expliquer lorsqu'il en était encore temps.

Dix-huit ans plus tôt, avant cette rupture définitive, ma mère s'était mariée. Elle pensait respirer, s'échapper à

jamais de son propre enfer. Mais voilà : l'homme qu'elle avait charmé l'avait assignée à résidence par des grossesses à répétition. Il s'opposait à ce qu'elle prenne des contraceptifs. Mon père entendait respecter cette loi des bons chrétiens. Ne voulant jamais s'avouer l'incapacité de sa femme à être maman, il lui avait fait cinq gamins coup sur coup. D'abord ma sœur aînée Barbara, puis Clémentine, Justine et puis mon frère jumeau, Marc, et enfin moi... Il ne s'était passé que trois ans et demi. Il y avait dans la donne comme une anomalie ! Comme on ne divorçait pas dans ce milieu, une fois le mariage prononcé et célébré, c'était trop tard.

Mon père, lui, ne pouvait jamais s'adapter à une situation quelle qu'elle soit, son esprit le lui interdisait. Une femme comme ma mère se mariait pour prendre le large, pour faire une carrière. Les marmots, elle n'en voulait pas. Nous étions ainsi tous les cinq des enfants non désirés. Si cette subtilité échappait à mes sœurs, très vite mon intuition me l'avait soufflée. Malheureusement, pour mon père ces réalités n'existaient pas. Sa vie était un plan déroulé sur une table où les choses avaient une place figée. La vie devait répondre à des schémas géométriques.

## 2

### UN COUPLE... UN PACTE

Toutefois, la relation entre mes parents fut scellée par un pacte de solidarité autour de la maltraitance de deux de leurs enfants : Justine et moi. Dans la maltraitance se glisse aussi un autre mal : la négligence ! Et cette dernière, bien encouragée par ses débiteurs, peut entraîner la mort. C'est l'histoire de mon frère Marc.

Officiellement, Marc est mort à quatre mois d'une maladie infantile rarissime. Un truc qui fauche... sans question, sans préavis. Un syndrome qui n'a pas de nom paraît-il. À certains moments, la version officielle variait : il était mort suite à un vaccin administré au mois d'août et à la chaleur légendaire de l'année 1973<sup>1</sup>.

En réalité, j'appris trente ans plus tard que mes parents l'avaient laissé dormir sur le ventre pendant la sieste et qu'il s'était étouffé. Il avait succombé à la mort bête du nourrisson. D'où tiens-je la vraie version ? Eh bien de mes parents eux-mêmes ! Lors d'une soirée bien arrosée, ils étaient venus chez moi voir mon fils de huit mois. Ma mère, amie de la bouteille, en avait bien usé. Elle avait aidé le destin dans son travail de mémoire. Éméchée, elle avait

---

1. L'année 1973 n'apparaît dans aucun classement des vingt années les plus chaudes de tous les temps, pas comme la légendaire année 1976.

balancé froidement le morceau. Elle avait avoué la négligence en ajoutant :

— Eh oui, c'est comme cela qu'il est mort notre petit !

J'avais en face de moi deux adultes qui n'avaient pas fait attention au trésor que Dieu leur avait confié. Pour les disculper d'une négligence qui avait causé la mort, leur conscience leur dictait une simple phrase :

— Eh oui...

À cette époque, j'étais dans le déni de ce que mes parents m'avaient infligé. J'avais trouvé ma mère presque tendre de dire : « notre petit » ! Ils avaient raconté en détail qu'au moment du drame, ils nous avaient mis à la sieste et, venant nous en lever à l'heure qu'ils avaient fixée, ils avaient trouvé Marc mort. Selon ses propres mots, mon père avait soulevé son cadavre, pendant que je dormais à côté de lui.

Une négligence, cela arrive, même si elle entraîne la mort. C'est tragique, mais avec le temps cela se pardonne. Mais qu'une négligence n'entraîne ni remords, ni remise en question et qu'elle ait été l'objet d'un mensonge bien orchestré me dépassait. Chaque année, en allant sur la tombe de Marc, on me répétait la version officielle. Le travail des ans avait imprimé en moi cette version et j'avais fini par y croire dur comme fer. Le décor avait tenu bon pendant ces trente ans. Pour l'heure, il n'était pas question de mettre mon fils de huit mois, ne serait-ce qu'une seconde, entre les mains de ses grands-parents.